

Emma Sanz-Delzars

Paroles d'avant l'oubli

La retirada

Une famille dans l'exode des républicains espagnols
en 1938 et 1939



Abiego, au pied de la Sierra de Guara : village des familles Sanz et Oliveros



Photo de José Lagunas Durbey.

C'est l'histoire d'une famille prise dans le chaos du monde.
Les miens vivaient là, depuis au moins mille ans, à cultiver le blé, la vigne et l'olivier, sur ces terres du Somontano² d'où, un jour, la folie des hommes les chassa.

2. Somontano : région du Haut-Aragon, le piémont du versant sud des Pyrénées centrales.

1. Notre *Retirada* d'Aragon : 25 mars 1938 - 1^{er} avril 1938

En ce mois de mars 1938, au pied de la Sierra de Guara³, le printemps s'installait. Aux jours de pluie, toujours trop rares sur ces rudes plateaux aragonais, succédaient de belles journées ensoleillées. *El cierzo*, le cers, vent fougueux et glacé dévalant des Pyrénées et du Tozal si proches, avait chassé les nuages. La campagne, telle une fugue de Bach, égrenait ses notes de verts à l'infini : vert sombre des *carrascas*, les chênes épineux, vert argenté des oliviers, vert tendre des amandiers, vert plus profond des blés, des orges et des avoines... Les premiers coquelicots rouge sang, s'accrochant aux talus des terrasses ocre jaune, fleurissaient parmi les iris violets. Sous l'azur printanier, la terre d'Aragon affichait sa préférence avec les couleurs du drapeau républicain : *rojo, amarillo y morado*, rouge, jaune et violet⁴.

Par petits groupes, suivant les mulets, les hommes de la collectivité⁵ d'Abiego se rendaient dans les vignes, à lentes enjambées, l'outil à l'épaule. Les femmes, elles aussi, travaillaient dans les champs, arrachant coquelicots, chardons et folles avoines ; elles désherbaient *las fajas*, les terrasses de céréales. Tout paraissait paisible et serein dans ce paysage où chacun vaquait à des occupations millénaires. Pourtant, à quelques kilomètres à peine, à *Monte Aragón*, se trouvait la ligne de front. À l'ouest, l'armée nationaliste, à l'est, l'armée républicaine. Des phases de calme absolu alternaient avec des périodes d'intense activité militaire, durant lesquelles on entendait alors, jour et nuit, tonner le canon. Le bruit sourd et lancinant des explosions nous plongeait dans l'angoisse. Tous nos hommes en âge de combattre se trouvaient là-bas. Parfois, quelques rares avions de reconnaissance survolaient le village. D'autres fois, c'étaient des avions de chasse qui s'affrontaient, semblables à des oiseaux de proie, dans des duels à mort. Les villageois regardaient longtemps la colonne de fumée qui s'élevait à l'horizon, comme un point d'orgue au drame qui venait de se jouer. On avait aussi vu passer *las pavas*⁶ au grondement si caractéristique des moteurs. Elles étaient « truffées » de bombes qu'elles allaient larguer sur les « rouges⁷ ».

3. Massif montagneux au nord-est de *Huesca* dont le point culminant est le Tozal. (2073 m).

4. Le violet signifiait le refus de la royauté.

5. Au lendemain du coup d'État franquiste, les anarchistes instaurèrent en Aragon, en Catalogne, en Andalousie et dans bien d'autres régions d'Espagne une société au mode de fonctionnement collectiviste, autogestionnaire et fédératif.

6. *Las pavas* : les dindes, surnom donné aux bombardiers italiens ou allemands, truffés de bombes comme les dindes le sont de marrons à Noël.

7. Ces bombardiers larguaient leurs engins de mort sur les « rouges ». Pour les franquistes, tous les républicains étaient des « rouges ».

«Desde el monte, con mi padre, oíamos los bombazos, veíamos la humareda subir y los aviones pasar por encima de Angüés.»⁸

« Dans les champs, avec mon père, nous entendions les bombes exploser ; nous voyions la fumée monter et les avions survoler Angüés. »

Depuis trois jours, la circulation était plus dense sur la nationale entre Huesca et Barbastro. Dans la descente du canyon, à flanc de coteau, sur la route sinueuse, on apercevait la noria des véhicules, va-et-vient incessant de camions et d'ambulances, entre le plateau, les gorges de l'Alcanadre et le pont de Lascellas. Dans les champs autour d'Abiego⁹, les paysans interrompaient leur labeur pour observer cette agitation qui ne présageait rien de bon. À l'entrée du village, à San Joaquín, dans le couvent des Carmélites transformé en hôpital, les blessés affluaient plus nombreux. Des soldats déjà repliés erraient dans les rues. La crainte du danger tout proche rendait les gens mutiques ; personne ne commentait la situation ; de plus, nous ne recevions aucune information officielle car il n'y avait pas les moyens de communication dont nous disposons de nos jours. Au village, deux maisons seulement possédaient un poste de radio. Le Comité révolutionnaire leur demandait de poser leur appareil sur le balcon ou l'appui de fenêtre aux heures de diffusion des bulletins pour que les habitants puissent les écouter.

Dans l'après-midi du 25 mars, l'imminence de la tragédie avait délié les langues. Mon beau-frère, Luis, était passé à la maison et avait rapporté des propos tenus par le boulanger dans son fournil :

«*Dicen que, a las nueve de la noche, entrarán los fascistas en Angüés.*»

« On dit qu'à neuf heures cette nuit, les fascistes entreront dans Angüés. »

Ma mère, Nunila, pensait que ce n'était pas possible :

«*¡Nos habrían avisado! Eso lo dice porque les tiene simpatía a los fascistas. Toma sus deseos por realidades.*»

« On nous aurait prévenus ! Il dit ça parce qu'il a de la sympathie pour les fascistes ; il prend ses désirs pour des réalités ! »

Alors que le jour déclinait, une rumeur, tel un incendie, se propagea de maison en maison : le front républicain avait cédé. Ma mère répétait avec effroi :

«*¡Que llegan los fascistas, nos tenemos que marchar porque nos van a matar a todos!*»

« Les fascistes arrivent ! Nous devons partir parce qu'ils vont nous tuer tous ! »

8. Témoignage de notre cousin José María Oliveros Coronas, alors âgé de douze ans.

9. Prononcer Abiégo. En espagnol, la lettre E se prononce toujours É. Abiego est le village d'où sont originaires les familles Sanz et Oliveros. La lettre U se prononce toujours OU. Exemple : « Nounila ». Mon grand-père l'a toujours appelée Nonila ; C'est tellement plus joli, léger, comme trois notes de musique.

Mon père Agapito, avait été le maire du village depuis l'avènement de la République en 1931 jusqu'au coup d'État franquiste qui avait provoqué la riposte populaire du lendemain, le 19 juillet 1936, instaurant un système autogestionnaire et fédératif. Depuis plus d'un an et demi Agapito était un citoyen comme les autres. Homme calme, mesuré, tolérant, rassembleur, il pensait qu'il ne fallait pas s'affoler et ne voulait pas quitter la maison.



Maison de la famille Oliveros.

Bien qu'ayant des idées favorables à la République, il n'était affilié à aucun parti politique et avait toujours œuvré au mieux des intérêts de ses concitoyens, essayant en permanence d'apaiser les tensions en favorisant le dialogue. Constatant l'affolement extrême de sa femme, il proposa de partir seul, naïvement persuadé que sa famille ne risquait rien. Son père Gregorio pleurait ainsi que ma mère. Ils refusèrent tout net.

«*O nos marchamos todos o nos quedamos todos, pero la familia no se separa.*»

«*Ou nous partons tous ou nous restons tous, mais la famille ne se sépare pas.*»

À cet instant, mon oncle Urbano, frère de ma mère, traversait la place ; il revenait de

l'abreuvoir avec les mulets. Mon père s'avança à sa rencontre :

«*Díme Urbano, vuelvo del campo ¿qué pasa? ¿Sabes-tú algo?*»

« Dis-moi Urbano, je reviens des champs, que se passe-t-il ? Tu sais quelque chose ? »

En fait, mon oncle était sur le départ ainsi que beaucoup d'autres familles dans le village. Les bêtes étaient prêtes. Mon père, dans un grand désarroi, résistait encore à l'idée de quitter la maison. Un officier s'approcha et tenta de le convaincre :

«*Usted tiene hijas jóvenes. No sería prudente estar aquí cuando entren las tropas franquistas en el pueblo.*»

« Vous avez des jeunes filles. Il serait imprudent d'être ici quand les troupes franquistes entreront dans le village. »

La réputation de violeurs précédait *los Moros*, les Maures, c'est-à-dire les mercenaires arabes enrôlés au Maroc espagnol. Franco en comptait au moins quarante mille dans ses rangs. Les recruteurs avaient manipulé ces paysans misérables, illettrés pour la plupart, en leur faisant croire que les « rouges » sans Dieu allaient franchir le détroit de Gibraltar pour détruire leurs mosquées. Ils les avaient poussés à s'engager aux côtés des nationalistes ; en échange, assuraient-ils, ils percevraient une bonne solde et l'on prendrait grand soin de leur famille. Mis toujours en première ligne, ils servirent de chair à canon, de commandos suicides, de machines à terroriser et aucune des promesses ne fut tenue.

La mort dans l'âme, mon père se résigna à l'idée de partir, mais il se demandait comment il allait pouvoir évacuer toute sa famille qui comprenait sept personnes : son père âgé de soixante-treize ans, sa femme et ses cinq filles ; la petite dernière qui avait un an depuis six jours marchait à peine.

En fait, le comité révolutionnaire était informé de l'urgence qu'il y avait à évacuer le village, mais il n'avait pas diffusé l'information ou seulement à quelques « amis » ; les autres n'avaient qu'à se débrouiller. La triste réalité m'oblige à dire que, «*los dos o tres manda más del Comité*», les deux ou trois chefaillons du comité ne pensaient qu'à sauver leur peau.

Mon père avait passé la journée à labourer dans les vignes avec Lorenzo, le responsable de l'écurie de la collectivité où étaient rassemblées les bêtes de tous ceux qui avaient quitté le village pour fuir en zone nationaliste. Il avait reçu l'ordre du Comité d'atteler les mulets et de charger discrètement une charrette avec le ravitaillement de la collectivité : riz, pois chiches, haricots, pain, sucre, café, jambons, lait concentré, pour le cas où il faudrait se tenir longtemps éloignés. Lorenzo proposa à mon père d'atteler l'un de nos mulets devant et d'ajouter quelques affaires dans la charrette.

«*Marcharemos en reata.*»

« Nous marcherons avec les mulets attelés en file. »